

Penser la vie autrement, découvrir d'autres possibles, telle pourrait se résumer l'exigence que s'est donnée le Phun (Pour un Humour Universel et Nécessaire). Depuis dix-huit ans maintenant, la compagnie menée par Phéaille invente des sociétés parallèles qui s'immiscent au cœur des villes, se fondent dans le tissu urbain, ignorant les règles consensuelles pour s'épanouir selon leurs propres logiques organisationnelles.

D'étranges personnages, jardiniers zélés dans **La Vengeance des semis** (1986), égoutiers cachés dans **Les Cent dessous** (1997), créatures végétales dans **Les Gûmes** (2000), nous invitent ainsi à partager leur quotidien, nous murmurent leurs histoires, nous livrent leurs interrogations. Des gens différents, apparemment, un peu bizarres tout de même, surpris dans l'harmonie insolite de leur intimité ordinaire. Et pourtant leurs paroles chuchotent au creux du cœur des questions familières : Comment vivre ensemble ? Que veut dire vivre, aimer, mourir ? Quels sont les choix que l'on peut faire, pour soi, pour les siens, pour les autres, face aux autres ? Qu'est-ce qui est bien ? Sauf qu'eux ont conçu d'autres réponses que celles qui régissent notre modernité convulsive. Une autre voie serait-elle possible ? Leur monde semble tellement vrai, tellement humain...

C'est toute la force des propositions du Phun que de réussir à percer une brèche dans la résignation stagnante à l'ordre établi. Loin d'invectiver le spectateur pour lui asséner des aphorismes croupissants et faussement résolutoires, il préfère l'emmener ailleurs, dans des contrées imaginaires, là où l'utopie peut s'accomplir. Il fabrique des univers singuliers, décalés, qui s'ancrent dans le territoire du quotidien pour mieux le subvertir. Leurs installations plastiques reprennent la syntaxe du milieu urbain tout en la déformant subrepticement, utilisant le présupposé de vérité accordé à ce qui appartient à l'espace commun pour brouiller les frontières entre fiction et réalité. La scénographie de chaque spectacle est ainsi totalement adaptée à la topographie des lieux et s'incorpore au paysage. La crédibilité des personnages et du lieu, mise en tension avec le cocasse de la situation et l'inhabituel du discours, suscite une ambivalence qui déstabilise le public et l'amène à s'interroger.

Non pas que le Phun cherche à abolir d'emblée le mirage de la représentation. La démarche, alliant humour et poésie, est plus subtile. S'il déluge le spectateur confortablement réfugié dans la passivité de sa position de voyeur, c'est en titillant son désir de le rejoindre. Les personnages-comédiens l'accueillent chez eux, le guident dans cette aventure, lui expliquent le fonctionnement de leur confrérie, nouant une relation de proximité qui tisse un lien de connivence. Une fois entré dans le jeu, chacun devra tresser avec son vécu les éléments, textuels, visuels, poétiques qui lui sont offerts pour écrire sa propre histoire.

Et nous voilà embarqués chez **Les Gûmes**, humains-végétaux qui ont fui le stress de leur environnement bétonné pour se réfugier dans les parcs. Ils y ont construit une communauté idyllique qui retrouve la sérénité épanouissante en observant la nature. Artichauve, Barnavet, Thétannus, ToumeFlûr et autre Rosie-mauve baladent le public dans leur biotope. Dans une langue bucolique et sensuelle, ils parlent d'architecture, d'histoire, d'éducation, de nourriture, de naissance, d'amour, de mort.

Plus qu'un spectacle, le Phun propose une expérience esthétique et sensitive qui éveille la réflexion et ouvre des perspectives. La critique, moins frontale, n'est en pas moins agissante.

Gwénola David

Alliant humour et poésie,  
le Phun crée des installations  
qui déforment subrepticement  
la syntaxe du milieu urbain.

# dissidences bucoliques



LES GÛMES, DU 12 AU 25 JUILLET, AU FESTIVAL D'AVIGNON.